

JULIEN (Ch.-A.), HERVAL (R.) et BEAUCHESNE (Th.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*. (Colonies et empires. Deuxième série : Les classiques de la colonisation, 1). Introduction par Ch.-A. Julien. Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 22.5 cm. 223 p.

Conrad-M. Morin, o.f.m., Ph.D.

Volume 2, Number 1, juin 1948

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801439ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801439ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Morin, C.-M. (1948). Review of [JULIEN (Ch.-A.), HERVAL (R.) et BEAUCHESNE (Th.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*. (Colonies et empires. Deuxième série : Les classiques de la colonisation, 1). Introduction par Ch.-A. Julien. Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 22.5 cm. 223 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(1), 125-129.  
<https://doi.org/10.7202/801439ar>

*JULIEN* (Ch.-A.), *HERVAL* (R.) et *BEAUCHESNE* (Th.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*. (Colonies et empires. Deuxième série: Les classiques de la colonisation, 1). Introduction par Ch.-A. Julien. Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 22.5 cm. 223 p.

Les Presses Universitaires de France ne négligent pas l'histoire. A ses importantes collections historiques déjà en cours de publication et de réédition même (*Peuples et civilisations* de L. Alphen et P. Sagnac, *Histoire générale* de G. Glotz et R. Cohen, *Clio* ou *Introduction aux études historiques*) cette vaste entreprise ajoutait, en 1946, une autre non moins importante: *Colonies et empires*. Confiée à la direction de M. Charles-André Julien, secrétaire de la *Revue Historique* et professeur à l'École de la France d'Outre-Mer et à l'École d'Administration, cette « collection internationale de documentation coloniale » comporte quatre séries distinctes. La première, sous le titre *Études coloniales*, est constituée d'ouvrages sur les questions coloniales françaises, étrangères et internationales. La deuxième, *Les classiques de la colonisation*, doit comprendre quinze volumes de textes avec introduction, notes et index. Six in-octavo de 600 pages, munis également, chacun, de notes, d'une bibliographie et d'un index, formeront la troisième série: *Histoire de l'expansion et de la colonisation françaises*. Quant à la quatrième, dirigée conjointement par M. Ch.-A. Julien et par M. J. Dresch, maître de conférences à la Faculté de Caen et professeur à l'École de la France d'Outre-Mer et à l'École libre des Sciences politiques, elle a pour titre *Géographie des colonies et de l'Union françaises* et doit comporter six volumes de même format que les précédents avec planches, croquis, notes, bibliographies et index.

Les trois premières séries présentent, il va sans dire, un intérêt particulier pour ceux qui travaillent dans le domaine de l'histoire de l'Amérique française. C'est même cette dernière qui constitue spécifiquement l'objet du premier volume de la deuxième série, dont il est ici question: *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*. En cet in-octavo de présentation simple mais agréable et surtout claire, comme il convient à toute publication scientifique, on trouve en plus de l'*Introduction* de M. Ch.-A. Julien, l'édition critique des textes des voyages du capitaine Paulmier de Gonneville au Brésil (1503-1505), de Giovanni da Verrazano à la « Francesca » (1524) et de Jacques Cartier (1534, 1535-1536, 1541) et de Roberval au Canada (1542-1543). Un *Index* des noms et matières de tout cet ensemble remplit, en deux colonnes, les quinze dernières pages du volume (p. 209-223), immédiatement avant la table des matières (qui se trouve sans numéro de page [p. 225]). Cet index est l'œuvre de Mlle Suzanne Lussagnet, adjoint

au chargé du département d'Amérique au Musée de l'Homme. Il est supérieur, en bien des points, à celui de M. Biggar (*The Voyage of Jacques Cartier*, Ottawa 1924, p. 317-330). C'est que, en général, il est plus clair, plus concret et plus détaillé: sous la plupart des vedettes de sujet figurent non seulement les chiffres de renvoi relatifs, mais aussi les mots, les idées ou les sujets qui s'y rapportent comme subdivisions logiques ou chronologiques et que l'on rencontre de nouveau d'ailleurs, dans la liste alphabétique, à leur endroit respectif, mais avec renvoi à la rubrique de leur appartenance (par exemple: *Ame* voir *Cycle de vie*; *Chênes* voir *Arbres*; *Cuivre* voir *Métaux*; etc.) Cependant, l'index aurait gagné en précision et en utilité, si Mlle Lussagnet y eût mis en caractères ordinaires les noms communs employés comme vedettes et en petites capitales les noms propres de personnes pour réserver l'italique aux noms de lieux, et si elle eût inséré dans sa liste d'autres vedettes d'importance, comme « Messes », « Sol », etc. Néanmoins, c'est un précieux instrument de travail qui rendra certes de bons services aussi bien aux spécialistes qu'aux étudiants en histoire.

Les éditeurs des textes des voyages sont, pour la relation du capitaine Gonneville, M. Ch.-A. Julien; pour celle de Verrazano, M. René Herval, ancien président de l'Académie de Rouen et lauréat de l'Institut, avec l'aide de M. Julien; pour les trois voyages de Cartier et celui de Roberval, M. Théodore Beauchesne, ancien directeur du Bureau de Paris des Archives publiques du Canada. Pour vérifier les calculs de Verrazano relatifs aux distances parcourues, on a eu recours à M. Villain, ingénieur en chef hydrographe et conservateur de la Bibliothèque du Service hydrographique.

Les textes publiés sont ceux qui offrent le plus de garantie d'authenticité et d'intégrité: la relation de Gonneville (p. 25-49) est celle du manuscrit 3221 (24 *ter* H.F.) de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, telle que reproduite par M.D. Avezac, *Campagne du navire « L'Espoir de Honfleur », 1503-1505, Relation authentique*, etc., Paris 1869, p. 87-115, étant donné que l'éditeur n'a pu la collationner à l'original de 1658, « évacué en province durant la guerre ». Le texte de Verrazano (p. 53-76) est la traduction de la copie italienne que M. A. Bacchiani a découverte parmi les papiers du comte Macchi di Cèllere et publiée, en 1909, dans le *Bollettino della Società geografica italiana*, vol. 46 (1909), p. 1274-1323. Selon M. Julien, « les notes marginales » de cette copie italienne de l'original (latin ou français) perdu, attribuée à Verrazano lui-même et destinée à ses amis florentins de Rome, « ont dû être ajoutées personnellement » par lui (p. 20, note 1). Mais alors, comment expliquer la présence de la note suivante: « Au début de 1524 » (p. 54, note A) ? Si elle était vraiment du navigateur florentin on y trouverait écrit, ce semble, « 1523 » et non pas « 1524 », puisque le style chronologique de son entourage ne pouvait être que celui de Pâques (France) ou celui de l'Annonciation (Florence). De même, Verrazano peut-il être l'auteur d'une note semblable destinée à des amis: « A cet isthme fut donné par le découvreur le nom d'Isthme Verrazano » (p. 59, note A) ? Il doit donc s'y rencontrer quelques interpolations au moins.

Quant au premier et deuxième voyages de Cartier (p. 79-112 et 115-183) les textes qu'en reproduit M. Beauchesne sont ceux de H.P. Biggar (*The Voyages of Jacques Cartier*, Ottawa 1924, p. 3-79 et 85-240). Ainsi, le premier voyage n'est donc pas la reproduction de la version italienne de Ramusio retraduite en français par Petit Val, à Rouen, en 1598 (*Discours du Voyage*, etc.) mais celle de la copie du texte primitif lui-même, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris (département des manuscrits, collection Moreau, vol. 841, f. 52-68). De même, la base de l'établissement du texte du deuxième voyage n'est pas l'édition de la Société littéraire et historique de Québec (*Voyages de découvertes au Canada*, etc., Québec, Cowan & Fils, 1843), qui reproduit faussement comme original le ms. 5644 des Mss français de la Bibliothèque Nationale de Paris, mais l'original lui-même, c'est-à-dire le manuscrit 5589 de la même collection, « complété par le *Brief Récit*, publié à Paris en 1545, et par les manuscrits 5653 et 5644 ». Pour le troisième voyage de Cartier (p. 187-197) et celui de Roberval (p. 201-207), c'est la reproduction de la traduction de Québec, révisée d'après l'original anglais de R. Hakluyt (*The Principall Navigations*, etc., *Third and last Volume of the Voyages*, etc., Londres 1600, p. 232-237 et p. 240-242), étant donné que cette version anglaise est la seule forme dans laquelle nous sont parvenus les récits en cause de Cartier et de Roberval.

Comme on le voit, les éditeurs ont voulu fournir à leurs lecteurs des textes sûrs, passés au crible de la critique. Pour illustrer en toute sécurité les voyages de Verrazano et de Cartier, ils ont inséré, en hors-texte (respectivement après les pages 64 et 192), la planche relative aux *Crucial Maps* de Ganong (dans MSRC, 3e série, t. 25, 1931, sect. II, p. 192) et la carte que comporte l'édition de Biggar des *Voyages* de Cartier (*op. cit.* p. 314).

En outre, ils ont tenu à faciliter la lecture des textes. C'est pourquoi, tout en respectant la graphie originale, n'ont-ils pas manqué de substituer des *v* à des *u*, des *i* à des *j* et d'ajouter des accents là où le sens le demandait. Heureuse innovation également que d'avoir inséré aux bons endroits des titres entre crochets. Toujours en vue d'une meilleure intelligibilité du texte, les bas de page fourmillent de notes explicatives, de références bibliographiques et même de citations d'auteurs qui ont vu les lieux mentionnés dans les récits de Cartier surtout. Ces références auraient cependant gagné en clarté, si on eût inséré au début du volume la liste alphabétique des auteurs cités. Car, pour sauver de l'espace, les éditeurs prodiguent l'abréviation *op. cit.* sans répéter le titre au moins abrégé à toutes les trois pages, comme le veulent les règles d'une bonne édition scientifique (voir L. Poirier, *Au service de nos écrivains*, Québec 1943, no 179). Les lecteurs auraient su gré aux éditeurs de leur donner le sens d'un plus grand nombre de vieux mots français qu'ils rencontrent dans le texte. Enfin, des coquilles ont échappé sinon aux directeurs de l'édition du moins au prote: par exemple, Failou pour Faillon (p. 152, note 7), Sagar pour Sagard (p. 105, note 2). et autres, mais surtout des transpositions de chiffres de références (notamment aux pages 98, 124, 134, 144, etc.). Fort heureusement ces légères fautes

n'affectent pas la valeur de l'édition: elle reste bien près de la perfection et, surtout, elle est de nature à rendre de bien grands services aux chercheurs et aux professeurs de séminaire historique surtout.

Reste à dire un mot de l'*Introduction* (p. 1-22), due à M. Ch.-A. Julien. Elle porte textuellement, en sous-titre, le titre même du volume. Dès ses deux premières phrases l'on peut saisir autant la nature de son contenu que l'esprit dans lequel elle a été écrite. « Les Français, écrit M. Julien, ont fréquenté l'Amérique dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle mais ne l'ont certainement pas découverte. Il faudrait mettre définitivement fin à des légendes qui peuvent être flatteuses pour le patriotisme local mais qui ne reposent sur aucune documentation solide ». Aussi, range-t-il parmi les simples légendes la prétendue découverte de l'Amérique, en 1488, par le Dieppois Jean Cousin, en faveur duquel un auteur français a récemment tenté de revendiquer la primauté en Amérique (J. Mauelère, *Caravelles au large. Le véritable découvreur de l'Amérique: Jean Cousin, marin dieppois*, Paris 1942). Les Français ne peuvent même pas revendiquer la découverte de Terre-Neuve: « On n'en a pas fourni, jusqu'ici, de preuve décisive ». Cet honneur revient donc à l'Italien Giovanni Caboto, qui l'aperçut probablement le premier en 1497, et aux frères Corte Real, qui en « réalisèrent la première exploration méthodique » (p. 3). « Ce qui paraît assuré, c'est que les Français fréquentèrent très tôt les parages du Brésil et de Terre-Neuve », au XVI<sup>e</sup> siècle (p. 4). Mais, « la *Relation authentique* de Gonneville représente le témoignage le plus ancien du contact des Français avec un territoire et des indigènes américains » (p. 5). Par la suite, les Français reviennent fréquemment sur les côtes du Brésil, à titre privé, pratiquer « à la fois le commerce et la piraterie » (p. 6). En Amérique du Nord, c'est la « recherche de la route directe vers le Cathay, pays de la soie, en Chine septentrionale », qui déclencha le voyage de Verrazano de 1523-1524 et y fit intéresser personnellement François I<sup>er</sup> autant que les hommes d'affaires de Lyon et les marins. Aussi, le passage du Cathay n'ayant pas été trouvé, ce parcours par Verrazano de « plus de sept cents lieues d'une terre inconnue qu'il avait baptisée Francesca », ne servit qu'à établir « la jonction entre les découvertes des Espagnols en Floride et des Portugais au nord », sans pouvoir inciter ses bailleurs de fonds à donner suite à l'entreprise (p. 7-8). C'est grâce à l'amiral Chabot et à Jean Ango qu'il put faire un second voyage en 1528, mais on ne sait dans quel but ni à quel endroit il le fit.

L'expédition de Jacques Cartier, en 1534, « avait un caractère officiel et était financée par la Couronne. Il s'agissait de découvrir des îles nouvelles dont on vantait les richesses, notamment en or, et un détroit qui permit de gagner le Cathay par l'ouest ». Le Malouin n'atteignit « aucun des deux buts » susdits mais il reconnut le golfe Saint-Laurent et « prit possession, le 24 juillet, du Canada au nom du roi » (p. 11-12). Au dire de M. Julien, le deuxième voyage avait pour but, « avant tout, de découvrir le Saguenay qui apparaissait aux imaginations comme un nouveau Pérou ou un nouveau Mexique ». Là encore Cartier manqua son but mais réussit à fixer « l'insu-

larité d'Anticosti et de Terre-Neuve » et à déterminer le cours du Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine », croyant probablement « avoir pris pied sur un cap oriental d'Asie » (p. 12-13). Au troisième voyage, « pour la première fois, le souci de la mise en valeur du sol apparaissait sous la forme d'un projet d'établissement », mais le motif que le roi mettait en vedette était la conversion des habitants du Canada. C'est qu'il « ne s'agissait plus d'une exploration mais d'une prise de possession définitive » à légitimer devant la chrétienté. La nouvelle politique du roi explique aussi « le remplacement de Jacques Cartier par Roberval; si l'on pouvait confier à un roturier une expédition de découvertes, il fallait s'adresser à un noble pour gouverner le pays, commander l'armée et accorder des fiefs ». On sait la suite. L'entreprise manqua son but et « le roi se désintéressa, dès lors, du Canada » (p. 13-16). Et l'auteur de l'*Introduction* en arrive à cette conclusion générale: « la vraie gloire de Cartier date du XIXe siècle ». De son temps, « pas plus à la Cour que dans l'opinion », on ne se souciait « d'annexer des territoires et de les exploiter; seules les richesses minières exaltaient les esprits. Ce n'est qu'après les tentatives de Champlain que l'on se rendit compte de la portée réelle de la découverte qu'avait faite Jacques Cartier » (p. 18). C'est bien l'impression qui se dégage, en effet, de la considération attentive des sources relatives à l'explorateur malouin. Mais, avant de conclure de façon si positive, il faudrait se demander si les causes du désintéressement consécutif à l'échec de l'expédition Cartier-Roberval n'étaient pas d'ordre plus général que le simple désappointement. Néanmoins, il nous fait plaisir de clore ce compte rendu en disant que cette introduction au premier volume de la série *Les classiques de la colonisation* est digne de son intéressant et utile contenu et fait honneur à l'histoire.

Université de Montréal

Conrad-M. MORIN, O.F.M., Ph. D.  
*Professeur à l'Institut d'Histoire  
de la Faculté des Lettres*